

Le baudet du Poitou

Une « ânerie » stratégique

Michel Godet ¹

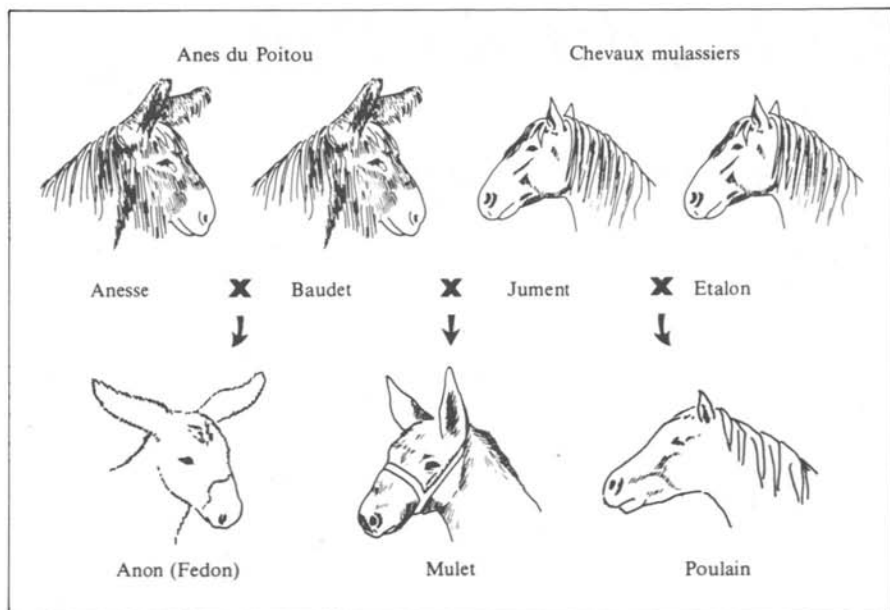
La littérature stratégique fourmille d'histoires sur la vie et la mort des produits, la création et la destruction des marchés. Chaque exemple est là pour témoigner d'un succès ou d'une erreur de management stratégique. Curieusement, cependant, il s'agit presque toujours d'objets inanimés... sans âmes. Le grand âne du Poitou ou baudet n'est pas de cette espèce, force est de s'y attacher sinon de l'aimer. D'autant que son extraordinaire histoire mérite d'être contée pour figurer dorénavant dans les classiques de la littérature stratégique. En effet, on retrouve dans son histoire tous les facteurs avancés aujourd'hui comme facteurs-clefs de succès ou d'échec des stratégies.

Citons tout d'abord la différenciation, et les qualités intrinsèques (avantages comparatifs). Le baudet est si différent des autres ânes qu'il forme une race à part. Outre sa taille, souvent plus d'un mètre quarante, il est reconnaissable à son allure, à sa forme pleine, à sa sombre et épaisse toison aux longs poils lui donnant des allures d'animal en peluche venu tout droit de la préhistoire. Enfin, son usage le caractérise : le baudet du Poitou est depuis toujours sélectionné pour la production de mules (produit du croisement avec une jument mulassière

poitevine) aux caractéristiques exceptionnelles, supérieures aux chevaux et aux ânes dans maints domaines : « Plus vif que le bœuf, plus endurant que le cheval, plus fort à poids égal et surtout plus sobre, le mulet a aussi le pied sûr en terrain accidenté. La résistance à la chaleur comme au froid, aux maladies et aux longs trajets, a fait également la réputation des mules et des mulets. Les mulets utilisés par l'armée portaient couramment des charges de 150 à 200 kilos pendant des déplacements de plusieurs jours en terrain accidenté. » ².

1. Professeur de Prospective industrielle au Conservatoire National des Arts et Métiers.

2. Les passages entre guillemets et en italiques sont extraits du merveilleux petit livre vert intitulé « Sauvegarder le baudet du Poitou » et publié en 1987 par le Parc naturel régional du marais poitevin. (Tél. 46.27.82.44).



Relevons ensuite *le verrouillage technologique* : les produits vendus sont non reproductibles. L'animal hybride ainsi engendré (par croisement du baudet avec la jument mulassière), bien que stérile, est soit du sexe mâle, c'est un mulet, soit du sexe femelle, c'est une mule. Cette stérilité est un atout pour l'exportation puisque la création de ces animaux ne peut s'effectuer sans la possession des deux races pures (chevaux mulassiers et ânes poitevins).

Ajoutons que le croisement est difficile : pour cent juments menées au baudet, une sur deux seulement met bas. La maîtrise du savoir-faire et les ingrédients nécessaires à cette reproduction (quasi contre nature) étaient jalousement gardés et transmis de génération en génération dans quelques familles dont les haras ou ateliers étaient aussi secrets que

les laboratoires de recherche des firmes multinationales. Il y a aussi de fortes barrières économiques à l'entrée de nouveaux concurrents : « *Le haras ou atelier n'est pas un établissement que chacun peut créer. Il exige une mise de fonds considérable pour l'achat des animaux et leur entretien... les bénéfices ne sont point en rapport avec les risques* ».

Ce verrouillage technologique, renforcé par le coût élevé de l'investissement a permis à un clan restreint de quelques familles de se constituer une rente durable et de contrôler une production de haute valeur ajoutée destinée au monde entier. Les mules engendrées par l'accouplement du baudet du Poitou et de la jument mulassière furent pendant près de trois siècles très appréciées et les acheteurs venus de tous les pays se pressaient dans les foires poitevines car

l'offre ne suffisait pas à la demande et la rareté relative augmentait la valeur des échanges.

A ce propos, « *Eugène Ayrault, docteur-vétérinaire des Deux-Sèvres, estimait en 1867 à plus de 18 000 le nombre des animaux, mules et mulets, mis en vente chaque année dans le Poitou. Il jugeait la production des mules poitevines comme l'une des branches les plus importantes de la fortune agricole de la France... cette industrie sans rivale nous est enviée par le monde entier.* » Les exportations avaient lieu vers les pays les plus divers : Argentine, Chili, Etats-Unis, Brésil, Algérie, Tunisie, Maroc, Madagascar, Inde, Indochine, Suède, Allemagne, Italie, Espagne, Russie... ce qui montre bien quelles immenses possibilités recèle cet élevage.

Un siècle plus tard, il ne subsiste plus qu'une poignée d'ânes du Poitou maintenus par la vigilance de quelques éleveurs. Avec une moyenne d'une dizaine de naissances par an depuis 1965, la race survit à peine et risque de dégénérer ou de disparaître à la moindre épidémie.

Comment en est-on arrivé là ? Quelle stratégie pour l'avenir ?

Le progrès technique figure au premier rang des accusés. Depuis le début du siècle, le développement du chemin de fer, de l'automobile et la mécanisation de l'agriculture ont peu à peu rangé la production mulassière dans les pratiques dépassées, et le baudet du Poitou est devenu l'image même de l'ancien temps.

La Première Guerre mondiale a fortement bouleversé les circuits d'échanges et perturbé la production mulassière : « *il n'y eut plus d'exportations possibles et les transactions locales cessèrent complètement.* » Après la guerre, le commerce a bien repris, aussi le déclin a d'autres

causes. Repliés sur eux-mêmes, les éleveurs du Poitou ne sauront affronter les mutations techniques et économiques qui vont se succéder. Pour continuer à vivre sur leur renommée séculaire et attendre comme par le passé que les acheteurs viennent jusque dans le Poitou, ils vont réduire et concentrer les élevages.

Le nombre total des baudets présents dans les haras poitevins va ainsi évoluer entre cent et deux cent vingt étalons durant la période 1920-1960. Au début des années soixante, c'est l'effondrement des élevages et une part importante du cheptel de la race asine du Poitou va disparaître en moins d'une dizaine d'années par dispersion, vieillissement et non reproduction. Bon nombre des animaux ainsi isolés finiront à la boucherie sans laisser de descendance. Sans l'opiniâtreté de Mademoiselle Auger, dernière descendante d'un grand éleveur, la race n'aurait pas survécu.

Si l'âne du Poitou a risqué plus d'une fois de disparaître, c'est en raison des deux aspects propres à son élevage :

— les milliers de mules produites chaque année par le troupeau de juments consacré à l'industrie mulassière (le chiffre d'environ 40 000 juments est avancé par plusieurs auteurs au cours du XIX^e siècle) font oublier que les effectifs de baudets n'ont probablement jamais dépassé cinq cents têtes ;

— posséder des baudets du Poitou était un statut privilégié, aussi la règle des étalonniers a été de ne pas diffuser cette richesse. Préservée dans sa pureté en raison du faible nombre d'animaux, la race asine du Poitou a donc toujours été très vulnérable.

Mais les vraies causes du déclin sont à rechercher dans *l'absence de réactivité stratégique des éleveurs* et dans leur com-



Concours mulassier de 1865 à Niort, Baudet de 7 ans
Elevage Bouchet - Couhé - Vienne

portement caractérisé par le manque d'ouverture sur l'extérieur, la routine, le goût du secret : « *le paysan poitevin n'a pas la mentalité du bon commerçant. Il est trop âpre au gain immédiat et ne cherche pas à attirer et à retenir la clientèle. Il ignore la puissance de la réclame...* ». Les pouvoirs publics ont aussi une lourde part de responsabilité : *les haras nationaux ont manqué d'esprit prospectif*, leur politique a trop souvent été gouvernée par les besoins immédiats et par les effets de mode.

Courant 1977, à la demande des services régionaux du Parc Naturel Régio-

nal du Marais Poitevin, une enquête fut réalisée. Elle concluait à la disparition définitive de la race des baudets du Poitou avant la fin du siècle si rien n'était entrepris pour renverser la tendance et assurer la reproduction et la régénération du cheptel encore existant.

La création en 1979 d'une asinerie expérimentale (Domaine de la Tillauderie) a redonné à la race ses chances pour l'avenir. En effet, même si les ânes du Poitou trouvent de nouveaux débouchés, le problème du manque de fertilité à terme et des risques liés à la consanguinité reste posé. Aussi, les races menaç-

cées ne pourront être préservées qu'en utilisant les techniques les plus modernes et les plus performantes : échographie, insémination artificielle, congélation de semence, transfert d'embryon, réserve génétique, prophylaxie et dépistages adaptés.

Aujourd'hui les mérites du baudet du Poitou sont redécouverts et des lueurs d'espoir apparaissent avec la reprise du commerce des mules : on a pu en vendre une centaine l'an passé ce qui est loin de satisfaire la demande réelle qui serait déjà dix fois plus importante d'après les éleveurs. Cette reprise durera-t-elle ? Comment la gérer et l'entretenir tout en gardant le contrôle d'une activité aussi risquée que hautement lucrative ? Sau-

rons-nous conserver l'élevage en pure race, c'est-à-dire maintenir la qualité ? Ces questions prospectives et stratégiques sont maintenant, et c'est heureux, bien posées pour le baudet du Poitou.

N'est-il pas temps de se poser les mêmes questions pour d'autres espèces animales hier très prisées et aujourd'hui menacées parce que devenues (provisoirement) inutiles. Qui ne songe au Percheron, ce cheval de trait gigantesque ou bien à la vache de l'Aubrac, la seule capable de véler seule à plus de 1 300 mètres d'altitude. Lecteurs ne souriez pas, cette perte de diversité dans les races locales d'animaux domestiques (comme d'ailleurs dans le monde végétal) est un atout en moins pour l'avenir.